

Leadership et non-violence

Par Laurent Lapière, titulaire
Chaire de leadership Pierre-Péladeau, HEC Montréal
Laurent.lapierre@hec.ca
<http://www.hec.ca/pages/laurent.lapierre/>

Ce qui se passe aujourd'hui en Afghanistan, au Pakistan et dans toute cette partie de l'Asie ne peut faire autrement que de ramener à notre mémoire le grand leader que fut Gandhi, héros de toute une génération à cause de sa façon nouvelle de « faire la guerre », de réparer les injustices et de conduire un peuple à la liberté.

Gandhi n'a jamais occupé de poste d'autorité politique dans son pays, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir une grande autorité morale et d'être reconnu comme un grand leader.

On a souvent associé l'action de Gandhi (et de Martin Luther King qui s'en inspirait) à de la résistance passive. Or, pour Gandhi, son action politique n'avait rien de passif. Cette façon de s'opposer, de mener une population et de « faire la révolution ou la guerre » était très active.

Homme actif, sensuel et fébrile, dans tous les domaines d'ailleurs, il utilisait plutôt l'expression « résistance active non violente ». Il avait d'abord expérimenté cette formule d'action politique en Afrique du Sud (sans succès), avant de la proposer aux Indiens comme étant la meilleure « arme » pour libérer son pays du joug de l'occupation anglaise.

Il a réussi à obtenir l'indépendance de son pays, mais il a échoué dans sa tentative d'y garder le Pakistan. Il est mort assassiné le 30 janvier 1948, il y a 60 ans. Il vivait alors un profond sentiment d'échec.

Il a connu plusieurs crises intérieures et trois grandes périodes de dépression. Il était hanté par son érotisme et il en éprouvait beaucoup de culpabilité. Il a lui-même écrit sa biographie, en gujurati, sa langue maternelle, pendant une de ces grandes périodes dépressives (comme Churchill, De Gaulle et Mandela, d'ailleurs).

Cette période dépressive a été particulièrement propice à l'introspection, à la clairvoyance de sa réalité intérieure. Il y livre ses conflits et ses combats intérieurs, ses tourments, ses souffrances, ses auto-accusations, ses auto-reproches et son masochisme.

Comme plusieurs leaders, Gandhi fut un homme complexe. On le surnommait le Mahatma (Grande Âme), mais la grandeur humaine est fragile et mortelle. La stratégie que les leaders utilisent dans leur vie publique n'est souvent pas étrangère à celle qu'ils pratiquent dans leur vie intime. Pour le monde occidental, Gandhi était vu comme une sorte de saint, probablement à cause de la non-violence qu'il préconisait, mais il ne le vivait pas ainsi. Gandhi faisait lui-même le lien entre la

Le journal de Montréal, Votre Argent, Lundi 19 mai 2008.

sexualité, l'agressivité et l'action politique.

Le fantasme de l'érotisme a été présent tout au long de la vie du leader indien, un érotisme centré sur la bouche, le lait maternel d'abord, la nourriture en général et le corps (la chair !). En gujurati, manger et faire l'amour ont la même racine et peuvent signifier la même chose. Cet érotisme était rempli d'ambivalence pour Gandhi.

À la fin de sa vie, il allait au lit avec de jeunes femmes nues qu'il s'empêchait de toucher, pour se mettre à l'épreuve. Si on accepte que chez les hommes, les relations sexuelles sont davantage marquées par l'agressivité, on pourrait dire qu'il pratiquait là aussi une résistance active non violente.

Le fantasme érotique de Gandhi (sa passion sensuelle et sexuelle), mis au défi de la chasteté (le renoncement actif non violent aux relations sexuelles) lui permettait visiblement de transformer sa libido en puissance psychique, en force spirituelle, en énergie physique et en pouvoir politique (la résistance ou la désobéissance actives non violentes).

Est-ce que le leadership et la non-violence font bon ménage aujourd'hui ? Non ! Au quotidien, les nouvelles qu'on lit ou qu'on voit à la télévision nous le prouvent. Généralement, les dirigeants considèrent pourtant comme un aveu d'échec d'avoir à utiliser des arguments de force ou de simple autorité. Est-ce que les leaders d'aujourd'hui considèrent comme un aveu d'impuissance d'avoir à utiliser la violence ?

Comme l'a dit Shakespeare, le monde est un théâtre et nous ne sommes que les personnages de la pièce. Au théâtre, les coulisses occupent jusqu'à dix fois plus d'espace que la scène.

Dans la vie des leaders, leurs coulisses intimes et personnelles prennent encore plus de place que celles du théâtre. L'influence qu'elles exercent est peut-être aussi plus grande.

Le journal de Montréal, Votre Argent, Lundi 19 mai 2008.